

PASCAL TORRES

MISS LIBERTY

roman



LEPASSAGE

*À J.-P. T.,
au narrateur, au poète*

Conception graphique : ateliersJeanGrisoni
Photographie de couverture : © Frédéric Blitz

© Le Passage Paris-New York Editions, 2008

*He visto que las cosas
Cuando buscan su curso encuentran su vacío.*

Federico García Lorca,
Poeta en Nueva York

I.

C'est difficile de voir les chutes du Niagara. Trop de touristes, d'obstacles... Depuis Niagara Boulevard, vous apercevez un nuage qui monte de la terre, telle la fumée d'une centrale nucléaire qu'on ne différencie pas du cône de béton de la cheminée : la nuée se fond au bleu de la stratosphère, s'étire dans une volute circulaire, tourbillonnant sur elle-même, éclore dans le froid glacial de l'air – eau pure à l'état gazeux, réplique d'un altostratus échappé des bouches d'aération d'un gratte-ciel new-yorkais surchauffé dans le froid.

Plus on approche des chutes, moins on les voit. La masse de vapeur confère une étrange quiétude au rivage autoroutier du fleuve. En amont, le Niagara est aussi calme que l'Èbre, le Tibre ou le Río Guayas.

On prendra le temps d'observer le profil de la femme qui pilote la voiture. Une beauté cinématographique : le nez aquilin, l'iris vert de son œil droit, la teinte de ses

cheveux (entre roux et châtain), la lèvre fine repiquant sous le nez, la courbe du menton, l'arabesque du cou... La sensualité devient désir de mordre, appétence cannibale réduite à la sphère du baiser. La femme se prénomme Vickie, fausse rousse auburn aux yeux verts qui dispense, empruntant à l'esthétique du technicolor, une beauté logée entre la jeunesse close et la plénitude sensuelle – on dira éternelle.

Vickie est actrice. On tourne en ce moment, dans votre hôtel de Niagara Falls, *Lapine dépravée* : entourée de jolies filles qui portent toutes un nom en *a* (Priscilla, Stella, Erika, Laetitia, Leila, Sonia, Vera, Josepha, Rachida), Vickie incarne le rôle éponyme.

Elle est au volant ; vous l'observez, ne voyez pas les chutes. (Parce que en mai vous décidiez de tout quitter, ville, pays, amante, vous découvrez maintenant l'Amérique – comme d'autres auraient arpenté Rome, Saragosse ou Guayaquil.)

Longeant Niagara Boulevard, vous apercevez le second nuage, cumulonimbus plus bas et plus vaste, moins dense que le premier, analogue à un brouillard récalcitrant qui peine à s'arracher du gazon vert, du bois dénudé, de la roche pointillée d'éléments végétaux disséminés. Vous, Paul Dietz, êtes assis à la droite de la star mutique, souriant à profusion.

Vous observez ses seins effleurer le volant dans les virages. Tout à l'heure, il vous a semblé que le mamelon droit de Vickie était nu, qu'il bloquerait la direction dans une épingle à cheveux : elle vous rassure en manœuvrant avec aisance la Chrysler vert émeraude métallisé – glissant sur la route comme une boule de billard dotée d'un effet particulier riperait silencieusement sur une feutrine vert bronze. C'est l'avantage de la direction assistée, jauge Dietz indifférent au spectacle du Niagara. (Votre sentiment : la jalousie – sourde, menaçante jusqu'à la confusion.)

La largeur du fleuve ne surprend pas plus Dietz que vous : bien que vaste, le Niagara paraît minuscule à qui s'accoutume aux grands lacs – mer intérieure enfermée dans l'automatisme du regard qui ne s'émeut plus de l'immensité du miroir liquide réfléchissant la blancheur du ciel, n'y voyant, à défaut de mer, qu'une métaphore océane.

Les chutes surgissent d'une cassure dans la roche, simple effet du poids de l'eau qui transite d'un lac à l'autre. Entre deux lacs. On vient les voir, de partout. C'est à peine un lieu, une frontière entre deux terres jumelles : la première, froide, s'étire vers le grand Nord ; l'autre, tiède, se réchauffe sous les tropiques.

Niagara Falls : le nom signale deux villes, les chutes, un compendium de machines à sous, d'hôtels et de bordels.

Une Las Vegas du Nord, sans l'opulence de la Gomorrhe du désert. Un lieu de passage. Un endroit touristique, syncope d'une destination. L'absence de toute caractéristique urbaine (écoles, activités secondaires et tertiaires, communautés bigarrées) contredirait même la nature des chutes comme terminus de votre voyage. Il y a du monde ici ; on s'y perdrait facilement dans l'anonymat. Pour une actrice, alimentée aux projecteurs, à la presse et aux fans, l'endroit semble inadéquat – sauf à y tourner un film porno qui arrondit les fins de mois.

Nous en étions au second nuage – plus vapoureux, moins haut – qui signale la proximité des chutes américaines. Parce que ce nuage est moins dense, on peut observer, sur l'eau du Niagara troublée par une vapeur cachectique, la silhouette mouvante du Maid of the Mist – drague à touristes ballottant sur les eaux des rapides, qui ne sert à rien mais flotte et tangué. On aurait envie d'écarter d'un geste de la main l'ample rideau de tarlatane qui monte du fleuve, émousse la berge, alanguit la vue et vous pénètre d'une humidité à faire moisir les os. Puis on atteint l'espace frontière entre la chute américaine et la chute canadienne. On franchit le rideau étique.

Le pont du Maid of the Mist dévoile alors ses moines fictifs encapuchonnés de cirés bleus taillés dans un plastique de sac-poubelle (jeunes mariés, vieillards aventureux,

enfants, célibataires, ludopathes) qui lancent des cris stridents – effrois, éclats de rires, affolements non identifiés faisant hurler tout le monde –, s'agitent convulsivement...

Et le bateau ivre s'engouffre au cœur du cirque aquatique, absorbé dans la condensation, dans la bouffée, vaisseau fantôme traversant le frimas, pour reparaître, disparaître, renaître entre la brume et la roche, dans l'ivresse d'une sensation érotique – sainte Marguerite virevoltant dans la gueule du démon (dedans / dehors / en dedans / en dehors et sauvée), accouchant de la peur, de sa libération, par intervalles réguliers et constants.

C'est amusant Niagara Falls, ça fait rêver. Mais on n'y atteint jamais les chutes. On n'en perçoit qu'un symptôme atypique, un mouvement répulsif, attractif, répulsif. Les chutes du Niagara semblent toujours trop loin, on souhaiterait s'en approcher, les toucher, qu'on ne les caresserait pas... La main serait broyée, emportée loin du bras dans une violente dislocation.

En bas des chutes – on y accède par un escalier taillé dans la pierre – on peut voir l'eau par-derrière, si tant est que cette expression recouvre un sens particulier pour Vickie (l'envers et l'endroit comme les données spatiales d'un champ lexical borné à des positions érotiques – avec ou sans grabat pour amortir la chute). C'est de là qu'on verra l'eau couler, comme casé derrière le jet d'un robinet,

hébergé dans l'évier, ratatiné dans l'œilleton du lavabo par où s'évacue le trop-plein.

Le touriste y séjourne un temps, terrassé par la puissance de l'eau, y mouille son ciré de plastique jaune et transparent (le jaune distingue le visiteur de l'escalier des chutes, le bleu, le passager du Maid of the Mist). La peur d'être aspiré dans la violence de l'eau vous rabat sur une esplanade aménagée au ras du liquide (le son du chaos aquatique sur le fer à cheval minéral surcharge de décibels l'espace brouillé d'embruns). Là, sur une affiche protégée par du plexiglas, on peut lire le nom des héros qui naguère ont dompté la hauteur du saut, le bruit, la chute, la mort.

Dietz s'attarde sur le poster mélaminé dédié à Annie Telson Taylor qui, le 24 octobre 1901, *was the first person in the world to go over Niagara Falls in a barrel*. Jusque-là sa compréhension de l'anglais est correcte : Taylor a franchi seule et pour la première fois le saut du Niagara voguant dans un tonneau. Vickie, mouillée, traduit la suite, nue sous son ciré. Annie Taylor avait menti en convoquant la presse, publiant qu'elle avait quarante-trois ans. C'était faux : lorsqu'elle sortit de son tonneau, les journalistes, stupéfaits, subodorèrent la femme de soixante-trois ans. Après avoir défié la mort de façon obstinément suicidaire, Taylor avait enfin – ou encore – dit à ceux qui voulaient

– ou voudraient, Vickie hésite à employer le conditionnel – imiter son exemple : *Never do it!* Fais jamais ça ! Puis elle était morte vingt ans après.

L'affiche ne disait pas où. Ce n'est pourtant pas la même chose de trépasser à Buffalo plutôt qu'à New York. Quitte à mourir à Niagara Falls, il aurait mieux valu flanquer juste avant, ou pendant, la prestation spectaculaire du 24 octobre 1901 !

Le poster laconique n'intéresse plus Vickie. Elle préfère le panneau consacré au funambule français Jean-François Blondin (né Gravelet en 1824) se faisant cuire une omelette en équilibre sur un fil tendu à cinquante mètres au-dessus de l'eau des chutes canadiennes.

Dietz observe Vickie. Le temps vous est compté. Vous vous souvenez de l'opulent mamelon droit de la star frôlant, dans le virage, le volant de votre Chrysler. Le spectacle des chutes est impressionnant mais a assez duré. La physionomie du sein et du profil gauches de Vickie, encore à découvrir, excitent votre curiosité. L'exploit de la miraculée des chutes, qui sous le plexiglas anime le cénotaphe, lasse rapidement Dietz qui regagne au plus vite sa chambre d'hôtel avec Vickie sous le bras.

Il rend son ciré jaune à l'accueil. Elle garde le sien pour voiler sa nudité. Et puis ça peut toujours servir les jours de pluie à bicyclette...

Tout s'annonce plutôt bien. Mais dans la chambre, une fois nue, le dos de Vickie se couvre d'écailles, ses orifices se referment un à un par la mise en branle subreptice de petites pièces métalliques dont l'agencement parfait leur permet de glisser sans bruit les unes sur les autres en réduisant à néant l'espace entre leurs interstices (se fermant comme une boule à thé grâce à l'application d'un principe technologique formant un filet de lames concomitantes ordonnées autour d'un axe de rotation unique, qui sert aussi à fabriquer des essoreuses à laitues), arrangeant une cuirasse à la façon de la *Mariée mise à nue par ses célibataires, même*, de Duchamp. Comme une armure, une cotte de mailles, la carapace enserre le haut des cuisses, le bas-ventre et les tétons – hérissés de lames de cutter sur lesquelles il semble aventureux de porter la main.

Dietz pense qu'il a trop bu, mais il n'a rien bu ; qu'il est sous l'effet d'on ne sait quel acide, quelle endomorphine. Renonçant à toute analyse, il considère que sa vision insolite doit – ou devrait ? Vous et Vickie hésitez sur l'emploi du conditionnel – être glosée comme une métaphore de la frigidité de Vickie. Mais, puisque c'est un rêve, a-t-on besoin d'une justification ?

2.

Au hasard... Pile?... ou face ? Vous dites *pile*, par hasard. La pièce de monnaie dont vous observez la lente ascension virevolte, heurte le plafond puis s'écrase – obliquement – sur la plinthe de faïence saumon, fait une pirouette, tourne jusqu'à paraître sphérique, immatérielle, composée du seul effet de la lumière en mouvement. Elle se stabilise sur la tranche, se couchera – face – quand le crissement métallique que produit sa double révolution (premièrement sur elle-même, deuxièmement sur le carrelage) sera gobé dans une exclamation bizarre.

Per... re... du!... articulera Vickie Rogers en trois temps – quitte à n'être pas comprise, lâchant une diérèse impropre –, dédaignant vos billets d'avion pour Rome qu'elle n'aura pas regardés.

On peut négocier?... C'est votre seul recours, l'hésitante modalité de votre objection. Vous ne comprenez pas la réponse de Vickie, annulée par le crépitement de

l'eau canonant le fond de la baignoire. Une vapeur tiède s'élève, embue le miroir du lavabo et celui, fixé sur la porte ouverte, qui reflète la chambre de Vickie. Sur l'émail bleu pâle apparaît un pied droit se faufilant entre les rideaux de douche beiges.

Tu veux m'embrasser? Maintenant? Vous protestez, elle pourrait au moins fermer le robinet... Non... je me rincerai après. C'est son premier argument. Tu avais dit pile... c'est tombé sur face... Elle s'apprête à développer un raisonnement auquel vous mettez fin en vous emparant du pied, y glissant les lèvres (depuis les orteils jusqu'au genou), caressant simultanément les deux mollets. Votre langue danse sur la soie de l'épiderme. Quand vous approchez de la cuisse, une petite tape vous heurte le crâne – conclusion logique de l'argumentation de Vickie devenue mutique.

Impatiente, agacée ou disposée à jouir de ses contradictions, elle vous fait signe de poursuivre avec l'autre jambe. Puis se rince. La jambe gauche apparaît, captive le regard : le pied, comme une marionnette écartant le rideau d'un castelet... Observez le mouvement expressif des orteils.

Dietz attraperait ce pied frivole, l'embrasserait de la pointe des lèvres, les yeux fermés – à la recherche d'on ne sait quelle sensation bizarre. Mais vous n'êtes plus Paul Dietz et l'eau de la douche éclabousse. Le parfum

savonneux – dans la pièce, embrumée de vapeur : un effluve de pétales de fleurs – décuple chez vous le désir de mordiller le mollet ferme, lisse, soyeux.

On finit par y mordre à pleines dents.

Elle proteste. (La surprise pas la douleur.) Pardon, je ne t'ai pas fait mal?... Derechef mordez dans le jarret. Elle vous octroie un bis. J'ai pensé que ça te plairait.

Un silence.

Comme Dietz le ferait, vous lavez Vickie avec la précision du geste de la nurse baignant une malade. On dira que le pied, comme une glace à la vanille trop sucrée se délitant à l'intérieur de la bouche où sont reclus les orteils, attise la soif plutôt qu'il ne l'apaise. La sensation produite par cette succion est agréable à tous deux puisque Vickie vous suggère de l'embrasser plus haut, si tu veux... Puis vous poseriez la main sur les poils pubiens. Sous la paume se contracte un coussinet de crin humide...

Effet de la vapeur, ou de l'exhalaison des parfums, vos tempes enflent. Votre teint prend la couleur écarlate. On embrasse tantôt la jambe droite, puis la gauche. Des fois la gauche puis encore la droite. On lit la trace de la morsure sur la peau frictionnée. Le dessin des dents stimule le désir de mordre.

Vickie se tient en équilibre. Mordez au creux de la cuisse. C'est fini! N'oublie pas... tu as perdu...

Si l'on considère qu'elle prenait autant de plaisir que vous à ces prolégomènes, on pensera avec raison qu'elle a quelque idée en tête.

Elle tire les rideaux beiges. Sa main explore à tâtons le porte-serviettes. Je veux rentrer à New York. C'est dit. Elle sort de la baignoire, exprime un second vœu : Toi, tu retournes dans ta maison d'Horatio Street, moi, dans mon atelier de TriBeCa avec Masuda. Elle vous tend une serviette de bain. Essuie-moi le dos, s'il te plaît...

C'est son troisième souhait mais le premier que vous exaucez, sans ciller, séchant soigneusement l'eau qui brille entre les omoplates de Vickie nue et mouillée. (On appliquera de temps à autre sur son propre visage la serviette de coton blanc pour se revigorer, cependant que Vickie Rogers ordonnera ses cheveux – à la pointe desquels viennent mourir quelques gouttes.)

Du gros orteil, elle fait riper la pièce tombée quelques instants plus tôt sur le côté face. Elle se baisse, ramasse la monnaie qu'elle considère dans une expression de trop peu, la pose sur le bord du lavabo, dans un équilibre instable.

Le dollar se trouve à nouveau face au néon qui depuis le plafond dévoile sa blancheur irréaliste ou blafarde. Puis la pièce se désolidarise du support, clique contre le marbre, glisse, roule dans un petit tintement métallique, se perd

sous la baignoire – ce que Vickie (elle observait votre reflet se ratatiner sur le miroir, amarré à votre serviette comme un trimardeur à son pourboire) ne voit pas.

Quand vous apercevrez votre faciès prisonnier de la glace qui constitue l'enjolivure unique de la porte de la salle de bain, vous admettrez que vous n'êtes plus Paul Dietz, quarante ans, sexe masculin, les cheveux courts, le torse large et nu.

Pourquoi?... L'atelier, dans TriBeCa, pourquoi? Parce que, j'ai décidé... Il manque encore à sa réponse quelque précision. Quand je suis arrivée à New York, poursuit-elle, je l'ai partagé deux ans avec Masuda. On y travaillait à deux.

Vous n'aimez décidément pas les salles de bain de votre hôtel de Niagara Falls. Un mobilier métallique et vieillot aux chromes çà et là calcifiés ou piqués de rouille y attriste les murs carrelés de bleu – en crescendo partant de l'indigo pour finir en turquoise, mouvement scandé par un bleu de Prusse encadrant deux panneaux meridiques joutant des plinthes crasseuses, orangées et constellées de grossières rayures bleu pâle harmonisées au tartre délavé striant l'émail de la baignoire. Surplombant l'étagère de verre attenante au lavabo de marbre rose fissuré, un miroir cintré, dont le tain a moisi, reflète le revers de petits sachets déposés là chaque jour à la va-vite par une femme de chambre,

et contenant des mouchoirs de papier, des savonnettes rondes, une brosse à dent articulée, un rasoir, une fiole de shampooing, un bonnet de bain, de la mousse à raser déshydratée qui gonfle dans la main quand on la passe sous l'eau, un peigne neuf, deux verres à gargarismes (sous vide et désinfectés), un kit de voyage (composé de trois minilimes à ongle, du fil rouge, du fil noir, du fil bleu puis du blanc, deux boutons, une aiguille, deux pansements empaquetés), du dentifrice, d'autres choses inutiles dont la description lasse.

Vous regagnez la chambre, inclinez les stores qui occultent la baie vitrée, de façon à ce que la lumière, heurtant les lattes à l'oblique, se réfléchisse sur la paroi adverse. Un halo tempéré vient ricocher sur le lit défait où vous alliez jeter l'édredon.

Assis sur le sofa, vous lui demandez : C'est sérieux ? Masuda veut continuer à vivre avec toi?... C'est la question qu'il faut poser. C'est une idée à moi. Masuda veut lui aussi rentrer à New York. Niagara Falls, ça ne l'intéresse pas. Comme sa réponse est franchement trop évasive, il vous faut bien crever l'abcès. Tu veux vivre avec lui ? Oui.

Au moins vous êtes fixé. Vous sortez de votre poche un dernier dollar américain. Au hasard, pile?... ou face ? Si c'est pile je décide, si c'est face tu t'en vas... Vous

dites ça au hasard. Elle acquiesce. On retient son souffle avant d'envoyer la pièce dont on observera à nouveau l'ascension.

Vous l'avez lancée à la verticale. Sur la rondelle de métal apparaît, ciselé, un aigle battant des ailes qui tourne quatre fois sur lui-même avant de finir sa course sur votre main gauche, plaqué – comme un moustique écrasé – dans la rapidité du mouvement. Vickie approche son visage. Vous sentez, sur la paume, glisser l'air qu'expirent ses narines.

Pile!... Masuda fout le camp !

On peut négocier ? demande, altérée, la voix de Vickie. Mais comme c'est tombé sur pile, on ne cherchera pas à négocier. Vous ne songerez qu'à vos cartes de visite portant l'adresse 83 Horatio Street écrite en Copperplate Gothic Bold. *Exit* Masuda !